

VIVE LES VACANCES

Voici quelques mots dont le seul et modeste but est de te distraire un peu dans ces longues et pénibles soirées de solitude, de détresse, d'angoisse ou tout devient lourd et menaçant de silence. Après le dur labeur dans une usine grouillante et effervescente, par une chaude journée bien trop longue d'un travail physique épuisant pour les nerfs. Vite, vite tu veux rentrer chez toi. Harassée par une fatigue insoutenable. Et pour cela, avoir encore à affronter la cohorte de tous ces chauffards qui semblent être bien plus pressés que moi. S'énervant sur les ratées du moteur de cette saleté de véhicule, avec cet embrayage qui déconne, cette vitesse qui passe mal et cette direction qui a du jeu. Tout cela s'ajoute aux bruits divers et infernaux de cette putain de voiture. Plus ces autres excités du trafic avec leurs grandes gueules toujours ouvertes pour éructer les pires ordures. Mais bon sang quand aurais-je un peu de calme ?

Arrivée au parking, voilà maintenant que cette foutue porte ne veut plus se fermer. Je ne vais quand même pas bricoler dehors à cette heure ! C'est rageant de ne rien avoir qui fonctionne correctement. Tant pis, je la laisse comme cela. Ai-je du courrier ? A part ce fatras de prospectus qui ne tient pas dans la boîte, rien. C'est le moment que choisit cet imbécile de concierge pour vociférer sous prétexte que j'en aurais répandu dans le hall. Qu'il aille au diable ! Non, l'ascenseur ne va pas me lâcher aussi, ce n'est pas vrai ? Le monde s'est ligué contre moi. Cinq étages à pied, mais qu'ai-je fait au bon dieu ? Je traîne de plus en plus lamentablement mes pauvres pieds lourds d'avoir trop marché. Si cela continue, je vais me confondre avec la serpillière. Pas facile de chercher ses clefs dans le noir quand la minuterie s'obstine à vouloir s'éteindre trop rapidement, ce n'est pas encore le repos prévu. La porte s'ouvre enfin, j'ai passé mon seuil avec l'espoir d'une sérénité prochaine, ouf c'est fini.

J'accroche mon sac à la patère, et boum par terre cassé. C'est bien ma veine tout me lâchera donc ce soir. Ou est-ce un sort, un envoûtement, une malédiction et puis zut, ne penser qu'à se délasser, je ne me sens plus capable d'autre chose. Je me traîne péniblement jusqu'à la baignoire où je compte me revitaliser par un bain chaud et régénérateur. Aurais-je la force d'ouvrir les robinets qui débiteront le liquide bienfaisant, un dernier sursaut de courage et c'est fait. Mais l'eau ! L'eau chaude ! Il n'y a pas d'eau chaude, elle est froide. C'est la goutte d'eau qui fait déborder le vase. Je ne paierais pas EDF

GDF, et si on me coupe l'eau, je ne paierais pas mes impôts, et si on me saisit, je ne paierais pas mon loyer, et si... de représailles en représailles jusqu'où irais-je ?

Avec beaucoup de courage et un peu de gaz, je me fais chauffer une grande bassine d'eau pour avoir au moins un bain tiède. Mes vêtements tombent, s'envolent ou s'accrochent, je ne pense plus qu'à cette eau, un pied, deux pieds, tout le corps, satisfaction, soulagement, enfin un bon moment dans un univers de misère, ils sont si rares.

Deux heures de relaxation qui sont passées sans même s'en apercevoir. Il va bien falloir sortir de cette baignoire. Mes ennuis ne seraient-ils seulement hors de cette eau ? J'ai une boule dans la gorge, quand donc m'en sortirais-je ? Il ne faut pas que la fatalité prenne le dessus, allons du nerf. Se sécher, vider cette eau, enfiler le peignoir qui traîne par terre. Tiens, il est mouillé, comment se fait-il ? Je patauge, ç'à y est j'en étais sûre, il doit y avoir une fuite à cette satanée baignoire. Je ne veux pas y toucher, une seule solution prendre la fuite. Direction la cuisine. J'ai un petit creux. Les courses, j'ai oublié les courses, c'est de ma faute, tout est de ma faute. Je resterais sur ma faim, il doit quand même rester quelque chose à grappiller. Oh ce maudit chat, il a encore chapardé dans le réfrigérateur. Rien, il n'y a plus rien. Le courage me manque. Avachie sur le fauteuil du salon, devant une télévision qui a la danse de saint-Guy, je regarde le chat repu, plein comme une outre et je picore quelques gâteaux secs pour soulager mon estomac, tromper mon ennui et ma déception. Pourtant, ce n'est pas les obligations qui me manquent le ménage n'est pas fait, une pile de linge attend le repassage, mais je n'ai rien envie de faire.

Je suis restée allongée à demi consciente deux heures entières. Il fait nuit et j'ai un peu froid, pourtant tout est fermé et je suis couverte, serais-je malade ? je voudrais bien dormir, mais je sens que je ne trouverais pas le sommeil, je suis trop énervée, que me manque-t-il donc ? Qu'est ce qui peut calmer mes angoisses ? Allongée sur mon lit, les yeux toujours ouverts, je rêve toute éveillée, mes responsabilités m'assaillent, les enfants, j'aurais due appeler les enfants, mince alors, je le ferais demain.

Un bruit strident envahit la pièce, une sirène, c'est l'alerte d'une voiture sur le parking. Quand s'arrêtera-t-elle ? Il y a des sadiques pour imaginer et poser ce genre d'instrument qui ne fonctionne que la nuit pour emmerder le plus de monde possible. Ce fumier va encore mettre une bonne heure avant de descendre éteindre ce vacarme, s'il est réveillé ? Y en a je vous jure !

Voilà le téléphone qui se met aussi de la fête, à cette heure tardive ce doit être important. Je vais faire un effort, allo, personne, les maniaques sont aussi rentrés de vacances. Ou se trouve donc le sommeil ? Deux heures du matin, la soif m'assaille. J'aurais due manger autre chose que des gâteaux secs et salés. Je me lève à moitié endormie direction la cuisine. Le téléphone

sonne à nouveau. Dans le noir je me retourne, attention j'ai failli marcher sur le chat, déséquilibrée je me rattrape au mur. Merde, je me suis cognée sur l'étagère. La lumière jaillit enfin et m'aveugle. La salle de bain, le miroir, oh la la, je me suis coupée et j'ai une bosse. Je vais être belle demain au bureau. Et ce téléphone qui sonne encore, il est têtue celui-là, pharmacie, plus d'alcool pas de mercurochrome, pansements pas vus, ce n'est pas possible les enfants les mangent. Il me reste une bande que je me serre autour de la tête. Mais non ce n'est pas pour jouer au tennis ou au indiens. Et toujours ce téléphone, allo, « ne bouge pas ma petite je vais venir te découper en lamelles avec mon rasoir ».

Ce n'est pas possible, c'est un fou, je vais raccrocher. « Attends le vengeur bien gentiment, tu ne peux pas te barricader j'ai les clefs. La preuve, je t'ai laissé un mot sous le téléphone ». Je le soulève, il y a un papier. –c'est bientôt ta fin et mon apothéose- comment... comment à-t-il eu les clefs. « tu ne peux pas te sauver dans moins d'une minute je suis dans ton escalier, clic... ». Je pâlie, un couteau, un dingue, je cauchemarde, si je bloquais la porte, si je téléphonais à la police. Vite je dois réveiller les voisins. Pas le temps, j'entends l'ascenseur, il refonctionne de nouveau celui-là ! C'est à moi qu'il en voulait, il s'arrête, je ne ... je ne vois rien dans ce couloir sans lumière à travers cet œilleton. J'entends son souffle, je tremble, je suis en sueur, mon cœur bat comme un fou. Il a tout les culots, il sonne...

Je me réveille toute trempée, quel sale cauchemar !

C'est bien fait pour toi ! Si tu mangeais un peu mieux et plus souvent à midi, tu n'aurais pas des délires aussi grotesques et agités. Je ne dois pas beaucoup exagérer !

En dédicace à ma première femme qui ne savait pas ouvrir la bouche pour se nourrir.

Gilles Marie